Gaston Frommel, Pasteur de campagne

Autor(en): **Monod, Wilfred**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **12 (1924)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-380080

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

GASTON FROMMEL, PASTEUR DE CAMPAGNE *

Frommel, pasteur ! Jusqu'ici, nous avons esquissé *l'homme*, puis le *chrétien ;* et ce faisant, nous sommes restés dans l'étude psychologique d'une personnalité particulière, envisagée pour elle-même, dans l'individualité de son for intérieur. Considérons maintenant cet homme, ce chrétien, aux prises avec ses devoirs professionnels dans le domaine social. Et ce sera encore, du moins en ce qui regarde l'activité paroissiale, la constatation d'une lutte. Nous avons vu Frommel combattre victorieusement le vertige du panthéisme ; nous le verrons succomber à l'obsession de l'intellectualité, plus forte que la vocation au ministère pratique ; ou plutôt, nous aurons à rechercher s'il n'a pas obéi, en quittant le pastorat proprement dit, à une vocation plus contraignante, plus absolue.

Notons, d'abord, qu'avant d'accepter l'appel d'une Eglise, Frommel ne s'était jamais forgé d'illusion sur la nature de son tempérament où prédominait un cérébralisme aigu. On trouve il est vrai, dans ses lettres, une description délicieuse, émouvante, où vibre une belle puissance de sympathie humaine et divine à l'occasion d'une visite à une malade ; mais cette page est unique

(*) D'après ses *Lettres intimes*. Voir la note de la Rédaction, fascicule d'avril-juillet, page 103. L'étude sur « Gaston Frommel pasteur » comporte deux chapitres : 1. *Le premier essai de ministère (Marsauceux)*. 2. *Le deuxième essai (Missy)*. C'est le premier chapitre que nous reproduisons.

en son genre. Frommel était alors en séjour chez ses parents, avant de soutenir sa thèse de bachelier en théologie ; et s'il alla réconforter une infirme, c'est dans un élan de spontanéité, non sous le joug d'une responsabilité pressante, poussé par l'aiguillon du devoir paroissial, double contrainte qu'il ressentit plus tard avec détresse. Arrêtons-nous devant le tableau peint par le jeune Frommel.

Cette après-midi, j'ai été faire une visite de pasteur et d'ami à une pauvre vieille dans un village voisin ; j'en suis revenu tout songeur et le cœur en paix. Figurez-vous une chambre unique dans une maison de paysans très simple et très propre. Et pour l'habiter, une malade souffrant d'une hydropisie qui dure depuis des années. Il n'y a ni fortune, ni ressources, ni distraction. Un lit de douleur d'où le sommeil est absent, qu'on échange contre un fauteuil de bois. Et là, dans cette chambre, et dans cette maladie, une âme simple, candide, rayonnante de bonheur, débordante de charité ! N'est-ce pas merveilleux ? Et qu'on se trouve pauvre en face d'une telle richesse intérieure ! Pour cette pauvresse sublime, tous les problèmes sont résolus, toutes les difficultés vaincues, toutes les douleurs surmontées par une foi candide, austère et pure. Oh ! puissance de l'Evangile, mystère adorable qui a été révélé aux enfants et aux simples ! Qu'il fait bon vous voir pleinement réalisée chez des êtres que le monde juge inférieurs, et qui le sont en effet à bien des points de vue, mais dont la couronne est une gloire incorruptible ! Il leur manque le superflu que nous possédons, mais ils possèdent le nécessaire qui nous manque. Et ce nécessaire donne avec soi-même le superflu. Car cette pauvre femme est arrivée à une délicatesse de sentiments, à une culture de l'âme et même de l'esprit, tout à fait étrangères à sa classe et à son entourage, qu'elle ne peut avoir acquis que par le christianisme. Tant il est vrai que ce qui est divin est humain du même coup. Et je me demandais en revenant par la pluie et la tempête, ce que valaient toutes mes connaissances, toutes mes lectures, toute ma philosophie et toutes mes méditations, auprès de la paix de cette âme. Tout n'est-il pas une perte et un rebut en comparaison de l'excellence de la connaissance de Christ ? Et le vent était moins violent autour de moi dans la nature, que mon émotion intérieure dans mon esprit. On ne saura jamais toutes les pensées qui peuvent venir à un homme battu par l'ouragan et fouetté par la pluie, lorsqu'il porte en son cœur une grande espérance, une joie divine et une profonde humiliation (déc. 1887, vendredi soir).

Parmi les chefs-d'œuvre du Louvre brille la toile de Rembrandt intitulée : *La femme hydropique;* on y voit une malade vêtue de

soie dans un appartement garni de somptueuses tentures. Le tableau de Frommel, consacré au même sujet, nous dévoile une opulence plus rare, les trésors de l'âme sur le plan austère et lumineux de la spiritualité.

Mais une page de ce genre, je le répète, est unique dans les *Lettres intimes*. Au fond, la vraie nature de Frommel se manifeste dans ces lignes, écrites l'année précédente :

Il y a des existences qui sont tournées vers la pensée ; il y en a d'autres qui sont tournées vers l'action ; il y a des gens pour lesquels tout acte se résout en idée, il y en a d'autres pour lesquels toute idée se résout en acte ; — plusieurs sont faits pour les affections individuelles d'homme à homme, plusieurs autres pour les affections générales des choses de l'esprit. Tu sais à laquelle de ces deux catégories j'appartiens. Je prie Dieu de me donner un ministère selon mes aptitudes, mais peut-être que ce sera encore là une de ces croix à porter, et que je serai un pauvre évangéliste quelconque, appelé à exhorter de braves paysans. (18 fév. 1886)

Frommel se jugeait bien lui-même ; nous avons constaté qu'il osait diagnostiquer dans son sang « le mal d'Amiel ». Il écrit :

Ce que je tiens de lui, c'est que tout, *absolument tout* — (il souligne) me détourne de l'action et me pousse à la pensée. Aucun acte n'est spontané chez moi, mais il est toujours un effort. Toute résolution est pour moi un acte de foi, car je sais bien qu'ici-bas rien n'aboutit (déc. 1886, dimanche soir).

Nous avons déjà vu que la phobie de Frommel pour l'action se compliquait d'une indifférence frigide pour « ce qui est concret et accidentel », puisqu'il allait jusqu'à cette confession : « Le tragique des situations (individuelles) ne me touche que modérément ». De là ces remarques impitoyablement sincères en méditant sur l'éventualité d'être pasteur à Contay, dans le nord de la France :

Mon idéal est loin d'être le ministère. La conscience me demande de tenter au moins la carrière pastorale, d'en faire l'essai, et de ne pas y renoncer avant d'être certain de mon inaptitude à la remplir. J'essayerai loyalement de m'intéresser à des âmes dont je n'ai pas l'amour naturel, je m'efforcerai d'entrer de bon cœur dans les mille questions des petites existences quotidiennes, et d'y apporter la consolation et la paix. Je tâcherai de parler simplement, d'une manière concrète, en faisant abstraction des *idées* qui, seules, m'enthousiasment et seules m'intéressent. C'est un sacrifice. Puisse-t-il n'être pas vain. Je suis

né pour parler aux pasteurs des peuples ; ma destinée me fait parler au peuple directement. Le conflit entre ce que je suis et ce que je dois être finira-t-il par s'apaiser ? Oh ! qu'un professorat ferait mieux mon affaire ! (4 janv. 1888)

Lorsqu'un jeune homme de vingt-cinq ans, non encore bachelier en théologie, résume ses ruminations sur l'avenir en cette sentence lapidaire : « Je suis né pour parler aux pasteurs des peuples », une telle assurance , qui serait de la présomption si elle était moins péremptoire, marque une irrépressible vocation dans un sens déterminé. Tout effort pour nager contre un courant aussi violent apparaît, d'emblée, futile.

Frommel, néanmoins, essayera de lutter contre l'évidence. Il se transporte à Contay, pour prendre contact avec la paroisse qu'on lui propose. Et c'est de là qu'il écrit à Frédéric Godet :

Je suis dans un étrange état d'âme. Il me semble parfois que je rêve tout éveillé, quand je songe à ce ministère pratique qui va m'échoir et pour lequel je suis si peu qualifié ! Il me semble que c'est un étranger en moi qui fera ce que je vais faire, et que mon vrai moi est celui des livres et des bibliothèques. (31 janv. 1888)

Il semblerait, alors, que l'imminente soutenance de sa thèse dût lui sourire. Il n'en est rien, car la disputation sera un acte, et il recule d'instinct devant l'action.

Cette soutenance me fait grand peur. Tout ce qui est public, toute activité extérieure m'effarouche, et je n'ai de hardiesse qu'en pensée et dans la solitude (Ibid).

On comprend qu'avant de se décider pour le poste de Contay, rattaché à la *Société centrale d'évangélisation*, il crut devoir consulter, à Saint-Quentin, M. Jean Monnier qui, en psychologue avisé, lui présenta l'alternative suivante : Ou bien, restez ici, sacrifiez absolument toute autre vocation que celle du ministère pratique, et alors, livrez-vous à celui-ci corps et âme, sans arrière-pensée. Ou bien, si vous ne vous sentez pas libre de renoncer totalement à votre vie intellectuelle, acceptez tel poste dans les Cévennes, où vous disposerez de quatre journées sur six pour vos travaux particuliers. Mais ne croyez pas pouvoir combiner les deux choses : vos études souffriraient et votre paroisse pâtirait plus encore. Car une Eglise «a le tact délicat; elle se rend

compte aussitôt si elle est, ou non, la seule préoccupation de son pasteur, et ne se donne à lui que si, lui-même, s'est d'abord entièrement consacré à elle ». Et M. Monnier de conclure : « Il est temps de prendre parti. Je vous donne huit jours pour me répondre. »

Frommel, très ému par la netteté du dilemme, demanda conseil à son vénéré maître Frédéric Godet ; élargissant la question, il la formulait ainsi :

> L'Eglise de France, notre protestantisme moderne en général, souffre-t-il davantage du manque d'évangélistes dévoués, que d'un affadissement dans la doctrine et de la médiocrité de sa pensée et de sa science ? A-t-il besoin surtout d'une paroisse vivante de plus, ou languit-il faute d'une impulsion générale des consciences et des esprits, qui le fasse se ressaisir lui-même et lui découvrir la portée de sa mission ? (27 fév. 1888)

La manière dont Frommel posait le problème contenait la réponse ; quand on a la conviction d'être « né pour parler aux pasteurs des peuples », c'est-à-dire pour le professorat en théologie, il ne faut pas s'obstiner à « parler au peuple directement », c'est-à-dire à prendre une paroisse.

Et pourtant, c'est bien là que Frommel, malgré lui, finit par aboutir ; s'il n'accepta point l'Eglise de Contay, il accepta, quelques semaines plus tard, celle de Marsauceux (Eure et Loir). Les sentiments qui l'agitaient alors rappellent un peu ceux de Calvin lui-même, quand il abandonna sa vie studieuse à Bâle pour se fixer à Genève, sur la foudroyante injonction de Farel : «Que Dieu maudisse le repos que tu cherches, ainsi que tes études!» Le rapprochement des deux situations, celle de Gaston Frommel et celle de Jean Calvin, paraîtrait ridicule si l'on se bornait à comparer leurs deux champs d'action, l'importance des intérêts en suspens dans la Genève du XVIe siècle et le Marsauceux du XIXe. Mais les tragédies intimes des âmes n'ont nulle proportion avec les causes qui les provoquent, ou le cadre extérieur dans lequel elles se déroulent. Le poète Karl Spitteler, dans *Mes premiers souvenirs*, a formulé cette remarque profonde : « Quand on est petit, on n'a jamais conscience d'être un enfant. On a conscience, au début, de sa vieillesse extrême, et l'on ne se sent jeune que plus tard. L'enfant est une invention poétique de ceux qui en

ont passé l'âge » (1-5). En d'autres termes, l'âme enfantine connaît d'extatiques joies et des peines délirantes : ce n'est point la « petite âme » que visent parfois, à l'école du dimanche, des pédagogues superficiels. Et de même, un Frommel, quand il piétine sa véritable nature par obéissance au devoir , quand il s'enferme dans un village, quand il y enterre sa vocation primordiale, suprême, et renonce à sa destinée d'écrivain, aurait le droit d'adopter le sceau de Calvin, une main tenant un cœur et l'offrant immolé à Dieu.

Qu'on en juge au ton des « faire-part » envoyés par Frommel pour annoncer la mélancolique et austère décision.

J'entre dans le ministère pratique, non par goût, mais par devoir. J'aurai bien peu de loisirs, et devrai restreindre à des proportions médiocres la part de mon temps réservée à l'étude. C'est pour moi un grand sacrifice, que je m'efforcerai d'accepter joyeusement pour le service du Maître (29 mars 1888).

Et encore :

Je me prépare devant Dieu à entrer dans le ministère pratique. C'est bien contre mon gré que j'accepte un poste qui est assez considérable, et qui me paraît constituer une charge trop lourde pour les épaules d'un jeune pasteur sans expérience. Mais Dieu m'a conduit de telle sorte que j'ai dû obéir... Celui qui commande donnera la force pour accomplir. Un grand sacrifice a été celui de mes études que je dois renoncer à poursuivre... Quant à écrire, ce qui est ma vie même, et me semblait devoir être ma vocation, il n'y faut plus songer. J'avoue que cela est dur.

L'infortuné ! Ecrire est *sa vie*, expression qui aide à comprendre, sur un autre plan de la réalité, la formule de saint Paul : « Pour moi, vivre c'est Christ ». Frommel n'est heureux qu'une plume à la main. Dès lors, on pourrait supposer que la rédaction d'un sermon devait illuminer ses ténèbres. Mais voici comment il s'exprime pendant la composition d'un discours qu'il devra prêcher le lendemain, quinze jours avant sa consécration :

Mes idées sont encore bien indécises, et cependant le temps presse. Parfois, j'ai des révélations qui m'éblouissent. Puis, tout à coup, cela s'éteint, et je ne trouve plus rien, mais plus rien.

Notons que cette expérience d'extinction des feux était d'autant plus humiliante, qu'il préparait un sermon sur la guérison de l'aveugle de Jéricho ! Et il ajoute :

Je ne sais vraiment ce que sera cette prédication.

N'est-ce pas là l'antithèse du penseur et de l'orateur ?

La parole publique tue mon inspiration. La conclusion de tout cela serait que je ferai un piètre pasteur, et que ma vocation véritable — si vocation il y a — est d'écrire (14 avril 1888).

Non, cette forme dubitative : «si vocation il y a», ne correspond point à la véritable et indiscutée conviction de Frommel. Car, le soir même de sa consécration, le 2 mai 1888, il rédigeait une prière où l'on trouve cet aveu poignant :

Tu avais formé en moi une vocation et Tu m'en imposes une autre, afin que je te serve Toi seul... Tu me fais marcher solitaire au devant d'un avenir que je redoute... Mais, Seigneur ! me voici pour accomplir toute ta volonté.

Il était facile de prévoir qu'un ministère commencé dans de pareilles conditions entraînerait beaucoup de souffrances. Six jours après sa consécration, Frommel écrit vaillamment :

Si j'étais libre de diriger ma vie, il est probable que je n'hésiterais pas à poursuivre mes études. Mais je ne puis pas disposer, ni comme pasteur de ma paroisse, ni comme chrétien, de ma vie. Je me suis chargé des intérêts de Dieu, mais je Lui ai remis les miens (8 mai 1888).

Mais quelques jours plus tard, ayant capturé un essaim d'abeilles sans une piqûre, il s'émerveille de son habileté dans ce domaine, alors qu'il ne sait pas « conduire » les hommes, et il conclut :

Un grand rucher me ferait moins peur à diriger qu'une grande paroisse. Mais Dieu en a décidé autrement (25 mai 1888).

Un mois plus tard, nous le voyons aux prises, non plus avec une ruche d'abeilles, mais avec le guêpier paroissial :

Je suis loin d'avoir vu tous mes paroissiens, et j'en ai pour quelques semaines encore de visites quotidiennes. Cela me fatigue beaucoup moins que les prédications (deux par dimanche à des lieues de distance), les écoles du jeudi et les instructions de catéchisme. Joignez à cela les baptêmes et les mariages dont j'aurai un la semaine prochaine... et vous verrez que je suis occupé du matin au soir. Il me faut

une activité incessante pour me rendre maître de tout à la fois, d'autant plus que le tout est en dehors de mes aptitudes. Aussi, plus question de travail de cabinet. Je vois bien qu'il y faudra renoncer complètement, et peut-être pour toujours. A peine de temps à autre la lecture d'un livre facile. Une paroisse est une roue à engrenage ; on y met la main et tout le corps y passe (25 juin 1888).

Encore, un mois plus tard :

Je découvre que ma paroisse s'étend tous les jours, et que le travail qu'elle m'impose prend des proportions que je n'avais pas prévues. C'est un sacrifice journalier qui s'impose à moi désormais, celui de tous mes goûts et de cette pensée interne qui me porte instinctivement vers la plume et le livre ; sacrifice qui comporte même celui de mon avenir puisque, si je ne publie rien, je serai bientôt oublié dans mon trou... Mais c'est le devoir et c'est la volonté de Dieu (23 juillet 1888).

Vingt jours s'écoulent, et il écrit à Frédéric Godet :

Sur 250 paroissiens qui forment la moitié du village, il y en a dix dont j'espère qu'ils sont chrétiens ; une cinquantaine (des femmes surtout), qui ont des habitudes religieuses et viennent à l'église. Le reste est absolument indifférent, ne met les pieds au temple que lors des grandes fêtes (et encore !) et professe les doctrines d'un matérialisme écœurant... C'est navrant et on ne sait par où les prendre, car tout glisse sur eux comme de l'eau sur un galet... La situation reste écrasante pour moi et pour mon tempérament spécial. Car je m'aperçois de plus en plus avec terreur que je n'ai pas ce qui fait le pasteur : l'amour des âmes individuelles.

Remarquons ces mots : « De plus en plus »... et sa consécration date à peine de trois mois ! Il ajoute :

J'ai l'affection des idées, je n'ai pas celle des personnes au point qu'il faudrait avoir. (1) Et je sens très distinctement que la charité même ne remplace pas ce don là. Je serai un pasteur consciencieux, mais c'est là peu de chose en comparaison de ce qui me manque pour être un *vrai* pasteur. Et cela, à moins que Dieu ne refonde entièrement mon individualité, je ne l'acquerrai jamais, parce que ce n'est pas chose qu'on acquiert.

Quelle précision impitoyable dans le jugement psychologique de son cas ! Il distingue nettement que sa lassitude est d'ordre moral plutôt que de nature physique ; et il redoute, sans oser

(1) *Lapsus calami.* Lisons : qu'il faudrait l'avoir.

encore l'exprimer, que cette lassitude ne tourne à la rancœur, au dégoût.

Aussi, conclut-il, (je souligne), mes visites me fatiguent et m'accablent au-delà de toute expression. J'en reviens, chaque fois, moralement courbaturé. Au lieu de vivre dans le ministère pratique comme il convient à un pasteur, il faut que je m'y jette chaque matin de nouveau avec la résolution d'un nageur qui se jette à l'eau. Je ne reprends pied que dans les rares instants où je reviens aux livres et aux idées. Vous me direz, peut-être, que ce sont là des impressions de débutant et qu'elles ne dureront pas. Dieu le veuille, mais j'ai de la peine à le croire. En tous cas, elles ont été assez fortes pour me conduire à l'état où je suis. Car j'ai commencé d'être moralement malade avant de l'être physiquement, et le mal-être corporel qui m'a saisi en arrivant et qui n'a fait qu'empirer, a sa source dans cette lutte de l'âme entre le devoir et l'impuissance. Pourtant, c'est Dieu qui m'a amené ici, j'ai le sentiment d'être à ma place et d'avoir obéi ! C'est encore une de ces contradictions incompréhensibles qui doit se résoudre par le travail de la patience et de la soumission. Priez pour moi... que Dieu me soutienne et vienne à mon secours.

Et cette sentence finale qui ferait presque sourire dans sa naïveté poignante :

Pour tenir bon à Marsauceux, il faut un miracle de sa grâce, car à vues humaines, c'est impossible (13 août 1888).

Frommel écrivait, d'autre part, à sa mère :

Le fond de mon être, depuis que je suis ici, c'est certainement une lassitude fondamentale. Moins et plus que du découragement, une sorte de fatigue intérieure qui ne cède jamais. C'est si dur de voir s'émietter sa vie en mille devoirs improductifs et pour lesquels on n'a aucun goût naturel ! Et le temps passe, passe, un temps qui ne reviendra plus, et dont on aurait eu besoin pour faire autre chose ! Ne va pas croire, pourtant, que je me décourage déjà. (1) Au moins, je m'efforce de ne jamais me l'avouer et de ne jamais le paraître... (2) La paroisse continue toujours à s'agrandir de paroissiens jusqu'alors inconnus. (D'autres pasteurs en béniraient Dieu ; lui, il en gémit). Et cela n'en finit pas. Et il y en a si peu, si peu, avec lesquels on puisse aborder les choses sérieuses !... Ils n'ont aucun besoin religieux, mais aucun. Cependant, en général, je crois que je suis passablement aimé par tous, même par ceux auxquels je suis obligé de dire en face ce qu'ils

(1) C'est-à-dire au bout d'un trimestre.

(2) *Lapsus*. Lisons : Et de ne jamais paraître découragé.

sont... Jusqu'à présent, je ne sais pas trop si j'ai eu une influence véritable sur quelqu'un... Je sais seulement que l'on me tient pour un pasteur sérieux... Je prie pour que Dieu me donne de me mettre corps et âme à ma tâche , mais c'est si difficile ! Et le sacrifice est toujours à recommencer (août 1888).

Quelques jours plus tard, il se déclare impropre par tempérament, soit à la cure d'âme, soit à la prédication. Il a constaté qu'il ne sait pas rendre son témoignage,

si ce n'est devant des personnes déjà chrétiennes auxquelles seules, jusqu'ici, je me suis aperçu pouvoir faire du bien. A l'égard des autres, des indifférents, ou des tièdes, je suis lié intérieurement. Un mur infranchissable me sépare d'eux, j'ai l'impression très nette de parler en vain, faute de trouver l'endroit sensible et les paroles convenables. Pour ma prédication, il en est de même. Je puis édifier, peut-être, des chrétiens, mais non évangéliser et convertir des incrédules ou des endormis. Cela m'est absolument impossible, c'est un domaine qui m'est étranger, une corde qui manque à mon clavier. (1) Quoi d'étonnant que je me sente mal à mon aise et hors de ma place dans une paroisse à peu près morte, où conviendrait un évangéliste, non un docteur (au sens paulinien du mot) ? (22 août 1888)

Le voilà donc dans une impasse. Il s'en rend compte avant d'avoir terminé son quatrième mois de ministère.

Je crois que ma situation se résume dans cette phrase que j'écrivais autrefois sans trop la comprendre, mais que je comprends de mieux en mieux, maintenant, par une dure expérience. Plusieurs sont faits pour les affections personnelles d'homme à homme, mais plusieurs autres, pour les affections générales des choses de l'esprit. Et ces deux affections décident de deux directions de vie opposées et irréductibles.

Affirmation trop dogmatique ; saint Paul, qu'il vient de citer, fut un génie dans le double domaine de l'action et de la pensée. Il continue :

Ce qui ne veut pas dire que je veuille déserter le poste où Dieu m'a placé. Je sens trop bien qu'Il avait un but en m'y plaçant, quoique je ne le discerne pas encore. Je resterai à Marsauceux aussi longtemps que physiquement je pourrai y tenir, et que le rongement moral ne portera pas atteinte à ma santé.

Enfin, il émet la possibilité d'une intervention surnaturelle :

(1) *Corde* d'un *clavier ?* Lisons : une touche.

Et s'il est dans la volonté de Dieu de changer ma nature, Il le peut aussi, et m'amener peu à peu à savoir faire ce que je ne sais pas encore et que, par moi-même, je suis incapable de faire (Ibid).

Quelques jours plus tard, un cri de joie ; il a été malade, il a dû garder la chambre. Quelle fête ! Il s'excuse en ces termes d'avoir négligé de répondre à un correspondant :

Pardonnez-moi. Il fallait saisir aux cheveux cette occasion unique : une convalescence qui me tenait à l'écart de ma paroisse et me permettait de composer. J'en ai profité pour avancer mon article sur Paul Bourget. Ce sera, s'il plaît à Dieu, mon dernier article. Je renonce définitivement à ce genre d'activité, qui n'est pas compatible avec les nombreuses exigences de mon ministère (29 août 1888).

Il y a quelque chose d'amusant dans le contraste imprévu entre ce renoncement solennel à toute activité littéraire, et la prudente restriction : « S'il plaît à Dieu ». Après tout, Dieu n'a pas voulu, puisque Frommel, en quittant Marsauceux, publia un volume d'*Esquisses contemporaines* où l'on trouve des études très poussées et justement remarquées, non seulement sur Bourget, mais sur Loti, Secrétan, Amiel, Scherer. (1) Cette bienheureuse maladie n'eut pas seulement des conséquences littéraires, elle eut aussi des contrecoups favorables pour le ministère de Frommel.

J'ai le sentiment d'être plus lié, plus uni à ma paroisse. Est-ce l'effet des prières de moi pour mon Eglise, de mon Eglise pour moi ? Je bénis Dieu de ce sentiment nouveau qu'Il me donne et qui est une source de grande force, de grande paix.

Il en éprouvait d'autant plus le réconfort, qu'il continuait à ressentir amèrement son insuffisance de prédicateur.

Ce qui m'embarrasse le plus après les visites, c'est la prédication. Elle me prend décidément trop de temps à préparer (j'y consacre toutes mes soirées et les deux jours entiers du vendredi et du samedi) et je ne puis encore improviser. J'ai essayé une fois, mais l'essai n'a contenté ni moi, ni mon auditoire. Et puis, que prêcher ? Vous me disiez que la cure d'âmes fournirait des matériaux. Mais quand les âmes sont de pierre et qu'il n'y a pas de besoins ? C'est un mal irrémédiable

(1) Dans une lettre du 24 mai 1891, Frommel donne le contenu suivant à son volume : « *Loti, Amiel, Secrétan, Bourget, Ph. Godet, Scherer* ». L'ouvrage, réédité en 1907, ne renferme pas d'étude sur Ph. Godet, mais trois autres chapitres sur *Tolstoï, Vinet, César Malan fils.*

contre lequel vient se briser tout effort... Ah ! si j'avais la parole facile, et les formes de mes idées ! (29 août 1888).

Décidément, tout, dans le ministère pratique, devient joug et carcan pour Frommel. A un jeune homme qui n'est pas encore entré dans l'activité professionnelle, il envoie ce message singulier qui rappelle un peu la permission octroyée à la fille de Jephté, condamnée à mort, de pleurer sa jeunesse avec ses compagnes :

Qu'il rachète le temps, et qu'il flâne comme il n'a encore jamais flâné. Après, c'est trop tard ; on ne peut plus. Et lorsqu'on a une fois endossé une responsabilité, elle ne vous quitte plus ; ni jour, ni nuit, on n'a plus le droit de vivre un seul moment dans l'ancienne liberté et insouciance. Et cela est très dur, très dur. Au moins pour moi, j'en souffre beaucoup, et ne serais pas loin de croire que c'est cela qui attaque ainsi ma santé. Mes sept années d'études m'ont mal préparé aux charges pastorales. Elles ont peut-être formé mon intelligence, mais elles n'ont pas plié mon caractère à ces obscurs devoirs, à ces renoncements quotidiens de toute volonté propre qu'exige le ministère (30 sept. 1888).

Hélas ! un intellectuel aussi caractérisé ne pouvait triompher du pli imposé à sa mentalité par une formation cérébrale et livresque. Les livres, précisément, sont pour lui ce que la morphine est pour le morphinomane. L'en sevrer, c'est provoquer une crise. Nous allons assister à la genèse d'une vraie explosion de désespoir.

Il écrit de nouveau à Frédéric Godet :

Le seul sujet de tristesse, mais d'une tristesse parfois bien grande, c'est l'abandon de plus en plus complet de mes études et même de tout travail de pensée. J'en suis souvent fort abattu et ce sacrifice, que j'ai pourtant fait une fois pour toutes, est tous les jours à recommencer.

C'est le fatal tonneau des Danaïdes !

Je soupire après les livres, comme un affamé après un morceau de pain (7 janv. 1889).

Il écrit à M. Henri Bois :

La paroisse est presque intenable par le travail qu'elle me donne. (19 fév. 1889).

Il lui récrit encore :

Ma paroisse est immense, et malgré un suffragant temporaire — (il n'était pas, lui-même, depuis dix mois dans son Eglise)

elle occupe tout mon temps et emploie toutes mes forces. Ce n'est pas sans regret que je vois s'écouler les plus belles années de ma vie, loin des livres et de mes chères études complètement abandonnées, mais c'est sans murmure. Car mon ministère est beau et, je crois, par la grâce de Dieu, béni pour quelques-uns. C'est l'essentiel (28 fév. 1889).

Malgré tout, ne semble-t-il pas qu'on entende presque les soupirs du cardinal Mazarin, traînant sa carcasse moribonde à travers sa galerie de peinture, et gémissant : Ah ! mes tableaux, quitter tout cela !

Mais la crise va se précipiter. Après six mois de ministère à Marsauceux, le sol de sa paroisse brûle les pieds du pasteur. Il écrit à son père :

Priez pour moi, non seulement pour mon ministère, mais aussi afin que j'en sorte bientôt. Malgré tout, je sens que je ne suis pas fait pour cela. Je suis comme un caoutchouc comprimé ; dès que la pression cesse, je reprends mes dimensions et mon véritable équilibre qui est dans la pensée et non dans l'action. C'est un rongement perpétuel et une patience pleine d'impatience. Mon fond se soumet, mais il ne change pas et tend sans cesse, par un mouvement irrésistible, à revenir à sa nature première (21 mars 1889).

Enfin, la détresse de Frommel éclate, elle touche au paroxysme nerveux. Méditons cette confession à un ami :

Je suis seul et je n'ai pas de solitude ; je n'ai pas le droit d'en avoir, et pourtant, je suis seul. Comprends-tu cela ? J'ai passé six heures d'aujourd'hui avec des paysans, sans désemparer, six heures à parler là où j'aurais voulu me taire, six heures à me colleter avec la matière dans ce qu'elle a de plus répugnant : des âmes d'hommes matérialisées, six heures ! Et je suis rentré chez moi anéanti. Moralement, physiquement, tout. Trop fatigué pour pouvoir manger. Trop exaspéré pour supporter que n'importe qui m'adresse la parole, je me suis enfermé dans ma chambre et j'ai pleuré... Non, ce n'est pas une vie cela, j'en mourrai ou j'en deviendrai fou. Et demain, il faudra recommencer, et après-demain, et toujours !

Ce cri de désespérance ayant soulagé son âme, Frommel ajoute :

Maintenant, cela va un peu mieux. Mais je ne me remettrai pas de si tôt. Il y a des fatigues qui vont s'amoncelant et finalement, il y a une limite à tout. Quand on ne peut plus, on ne peut plus (juill. 1889).

C'est pourquoi, Frommel écrivait d'autre part à sa mère :

Je suis si malheureux ces dernières semaines, si angoissé, si troublé, je ne vois de lumière nulle part. Mes forces physiques et morales s'épuisent rapidement. Ah ! si seulement je pouvais sortir de cette fournaise mystérieuse... Mais cela encore est impossible....

Puis , il ajoute, revenant toujours à son stoïcisme fondamental, ou à l'héroïsme de la foi :

J'ai tout accepté de ce qui venait à la traverse de mon plan, par obéissance. Les voies sont ténébreuses, mais je n'y suis pas entré de moi-même ; Dieu m'y a conduit, à Lui de m'en sortir (juill. 1889).

Le mois suivant, il écrivait à un ami :

Cela va médiocrement dans mon presbytère. J'y souffre de solitude, de fatigue, de dégoût. Je crois aussi que je suis au bout de mon rouleau. Il n'y a plus rien à dévider, et j'ai peur que ça casse en tirant davantage (8 août 1889).

Et au même correspondant, il annonce, quelques semaines plus tard :

Je suis à bout de force et d'initiative : anémie, migraines, névralgies, dégoût des choses, des hommes et de moi-même, voilà mon lot, mon héritage. Et dire que je vais marier deux êtres humains dans dix minutes ! (10 sept. 1889)

Ce qu'il y a de pathétique dans le cas de Frommel, ce n'est pas seulement le conflit entre son tempérament particulier et les obligations professionnelles du ministère pratique, c'est encore sa généreuse obstination à s'acquitter scrupuleusement des multiples devoirs paroissiaux qui répugnaient à ses goûts. Avec une conscience moins intransigeante, il eût mis la main sur les loisirs qui le fuyaient ; il lui eût suffi, par exemple, de ne point consacrer sur semaine toutes ses soirées, plus deux journées entières, à la préparation d'un sermon prêché à Marsauceux devant un auditoire paysan de cinquante personnes, où les hommes étaient rares. La manière dont la silencieuse, ardente et haute nature de Frommel se courba, heure après heure, sous le harnais, comme un cheval sauvage attelé à la charrue, reste un noble exemple de soumission totale à l'Impératif catégorique. Le journal intime du pasteur-malgré-lui doit porter les traces, douloureuses, et mono-

tones, de cette immolation quotidienne. Mais les *Lettres* suffisent à nous suggérer ce drame intérieur.

Or, en les examinant de près, on découvre qu'à l'époque même où se creusait en lui, de semaine en semaine, un abîme de désenchantement et de dégoût, une œuvre spirituelle s'accomplissait dans la paroisse, au point que se manifestèrent les prodromes d'un réveil religieux. Moins de quatre mois après les débuts de son aride ministère, Frommel écrivait :

Je suis vivement préoccupé de l'absolue nécessité d'un réveil à Marsauceux. Autrement, d'ici à peu d'années, l'Eglise n'existera plus. J'en ai parlé avec véhémence à quelques âmes bien disposées, et Dieu a permis que mon désir trouvât de l'écho. Une petite ligue de prières se forme pour obtenir un réveil. Je compte l'étendre à Nonancourt aussi, et, s'il plaît à Dieu, nos prières seront exaucées. Je demande tous les jours une grande hardiesse dans le témoignage, accompagnée de charité. Il est si difficile de trouver le point sensible de ces âmes endurcies ! (29 août 1888)

Environ six mois plus tard, il écrit :

Dès à présent, j'ai quelques sujets d'espérer le commencement d'une œuvre de Dieu. Plusieurs cœurs sont troublés, quelques autres affermis; Si c'est déjà une grande joie que de pressentir un réveil, que doit-elle être lorsque le réveil éclate ? (6 janvier 1889)

Et, quatre mois plus tard, après le premier anniversaire de sa consécration, il ajoute :

Dieu me donne de la puissance pour parler aux âmes bien disposées, en sorte que j'ai lieu de croire qu'il y en a deux ou trois qui sont véritablement réveillées. C'est là un petit, petit commencement. Dieu donnera le reste quand il lui plaira (7 mai 1889).

Même après la crise de dépression totale et subite que nous avons dépeinte, Frommel retrouva des moments d'espérance ; il traversa des phases où il eut le sentiment de s'adapter d'une manière plus intime à son église, à mesure que la vie spirituelle semblait s'y implanter.

J'ai prêché hier, sans avoir écrit un mot, avec joie et avec force. Décidément, je suis en progrès sous ce rapport, ce dont je bénis Dieu, car cela me donne bien du temps. Toutefois, j'écris au moins un sermon tous les mois (août 1889).

Et voici un accent nouveau :

J'ai besoin de *vivre*, je ne puis plus me contenter d'apprendre, et la contemplation ne me suffit plus, comme autrefois. *Vivre*, c'est mon besoin fondamental (27 mai 1890).

Il constate avec soulagement ses propres progrès dans cette voie :

Je suis résolu à faire face au devoir. J'accepte énergiquement la tâche, et je trouve, dans cette acceptation, une sorte de paix virile, qui est peut-être le commencement de l'autre. Je sens que j'entre plus facilement qu'autrefois dans la vie pratique, et quoique mon intérêt dans ce domaine soit un intérêt de résolution plutôt qu'un intérêt de nature, il n'est plus accompagné des mêmes souffrances qu'autrefois (27 sept. 1890).

Malheureusement, une opposition inattendue au pasteur, jaillissant de la paroisse, et dirigée non par les mécréants, mais par quelques âmes pieuses, rejeta brusquement Frommel (tel le héros de Bunyan dans le *Voyage du chrétien*) en pleines fondrières du marasme. Quelqu'un a dit : « Les méchants nuisent, et les bons font souffrir ». Il n'est guère de ministère fidèle qui n'aille se heurter, parfois, à l'inintelligence d'un certain piétisme, empressé à protéger l'Arche de l'Alliance et à trembler pour l'Eternel. Frommel, consterné, dépeint son désarroi en ces termes :

Me voici dans les grosses eaux, jeté comme une épave en proie à la méchanceté des hommes et aux incertitudes d'une situation sans issue... C'est l'histoire universelle, simple et constante, de la méchanceté du monde. Rien de bien extraordinaire, ces insinuations perfides, ces calomnies et médisances pieuses. Cela est vieux comme l'humanité. Seulement, cela meurtrit quand même, venant d'où ça vient. Et puis, sans doute, j'avais la vie trop douce, je m'étais amolli ; et puis encore, je soutiendrais volontiers des batailles généreuses où les principes, les idées, les idéals, seraient engagés. Mais ces petitesses nauséabondes, ces choses personnelles et pratiques, me jettent à l'abîme et me désarment. Je deviens stupidement découragé. Dans un billet de ce matin, M. Godet me parle d'un poste à l'île Maurice (près de Madagascar, dix degrés au sud de Java). C'est un poste anglais. Qu'en penses-tu ? Cela me tente presque, tellement je suis dégoûté de la France et de sa sainte Eglise réformée.

Et le pauvre Frommel ajoute sérieusement, comme s'il était un Caïn poursuivi par l'animadversion universelle :

Ce qu'il y a de plus grave en tout ceci, c'est que les gens n'insinuent et ne médisent pas seulement dans la paroisse, mais partout... Je suis sans attaches et sans garanties nulle part ; vraiment, et au sens le plus tragique du mot, étranger en France et déjà suspect d'hérésie (16 mars 1891).

Jusqu'où fuira le réprouvé devant quelques langues paysannes ? *De Marsauceux à l'île Maurice*, beau titre d'épopée, digne de la fameuse odyssée spirite : *Des Indes à la planète Mars.*

Mais Frommel ne souriait point. Il écrit :

Merci des détails sur l'île Maurice. Je ne crois pas que j'irai. Cependant je m'informe, par acquit de conscience... Je suis très pris. Une complication de mariages et d'enterrements (oh ! l'horrible besogne !) s'ajoute encore au surcroît des fêtes.

Il s'agit de la Semaine sainte (25 mars 1891). Cinq jours plus tard, il se plaint des « choses mesquinement navrantes » qui empoisonnent son existence. Au surplus, le médecin vient de l'ausculter :

Je dois me ménager, éviter les contrariétés et les émotions, travailler peu et prêcher le moins souvent possible et aussi froidement que possible (1). Toutes ces conditions sont inexécutables ici ; donc : partir. Elles me semblent l'être, du reste, dans toute tâche pastorale quelconque... Je n'écrirai pas d'ici longtemps. J'ai quinze jours pris, heure par heure presque, et de manière à ne pas permettre une seule défaillance. Comment ferai-je ? Dieu le sait . (30 mars 1891)

A la même date, il écrivait à sa sœur :

Comme issue à ma position, rien de nouveau. J'attends, mais c'est bien long. J'attendrai encore quelques semaines avant de donner ma démission d'ici. Peut-être ne la donnerai-je pas du tout, et attendrai-je un appel... C'est long tout de même, et j'en ai bientôt assez de marcher sans lumière dans la nuit.

Puis il passe aux informations sur les minuscules et niais racontars dont il est victime :

Ma bonne, sous l'influence de X, — elle-même sous l'influence de Y, — se détache de moi et arrive à croire et à dire que je ne suis pas évangélique.

(1) A dix-neuf ans, William Booth, décidé à devenir pasteur, malgré sa délicate santé, apprit d'un docteur que l'exercice du ministère le tuerait en peu de mois. Il persévéra, fonda l'*Armée du Salut*, et prolongea sa vie bien au delà des bornes ordinaires de l'humaine longévité.

Il paraît que le dimanche après-midi, trois personnes priaient ensemble, pendant des heures, pour la conversion de Frommel. Et celui-ci de conclure :

N'est-ce pas misérable ? Et misérable aussi cette influence pervertie et pervertissante d'une pharisienne pseudo-chrétienne ? Cela me coupe les bras, et me décourage plus que bien des difficultés matérielles (30 mars 1891).

Quelques jours plus tard, il ajoutait :

Ici rien. Le harnais de fer et le joug d'airain, avec les délices austères de l'obéissance pour tout réconfort (14 avril 1891).

Mais l'esclave du devoir touchait à la délivrance. Trois mois plus tard, il entonnait son cantique de Siméon, le *Nunc dimittis :*

J'ai donné ma démission officieuse définitive. Advienne que pourra, me voilà libre !

. . . . . .

WILFRED MONOD.